

## Pour l'amour de la langue française

*Dire, ce n'est pas mettre un mot sous chaque pensée*, ou comment une négation grammaticale est, pour moi, une conviction fondatrice, métaphysique et ontologique tout ensemble, osons ces mots qui renvoient au-delà du réel immédiat et de l'opinion communément partagée. Il faut revenir à Merleau-Ponty\* pour l'essentiel : nous croyons *naïvement*—avant réflexion— *qu'une langue (généralement notre langue natale) est parvenue à capter dans ses formes les choses mêmes*. Et qu'il n'y a pas plus juste... ajustage de la chose au mot que le mot lui-même. Ainsi, passer d'un mot à un autre équivaldrait à changer d'étiquette devant un objet, puisque le monde est toujours déjà-là et que nous l'habillons de nos mots. Ce qui est faux.

Certes, nous évoluons dans un monde *déjà parlé et parlant*, puisant dans un réservoir disponible, les moyens de parvenir à nos fins. Vision mécaniste et utilitariste de la langue, qui convient à un usage limité et limitant dont nous n'avons pas conscience le moins du monde dans la vie de tous les jours. Mais, même dans ce cas, nous devrions nous émerveiller à tout moment de pouvoir choisir *parfum, fragrance, arôme, effluves, fumet, saveur, remugle...* pour dire une *odeur* plutôt qu'une autre. Le vocabulaire, le lexique, les dictionnaires sont, à cet égard, de formidables outils.

Mais supposons un instant que, par ignorance, paresse ou suffisance, nous n'utilisons jamais ces ressources magistrales... Pire, supposons que le glissement de ce capital linguistique dans un autre, et à terme son remplacement, paraisse d'autant plus légitime qu'il n'est ni remis en cause, ni interrogé, ni corrigé, ni fustigé. Nous serions alors dans une soumission qui, non seulement ne dirait pas son nom, mais serait indolore, voire "exotiquement" admissible. Les amoureux (*De quel amour blessée...* \*\*) de la langue française en général, les lecteurs et auditeurs d'Alain Borer en particulier, ont une conscience si aiguë, au contraire, que ce n'est ni acceptable, ni supportable, ni vivable, qu'ils en souffrent sans espoir de rémission.

Ce conditionnel est une faute : nous sommes bel et bien dans cet état de *servitude volontaire* à l'égard de la *domination* par la *langue du maître*, l'anglais, pire, l'*anglobal*. C'est la thèse que soutient Alain Borer dans son livre, paru en 2014 déjà, mais c'est moi qui choisis de reprendre l'expression de La Boétie pour exprimer ce que cette analyse majeure a de politique, au sens le plus fort de ce terme. *L'accoutumance à l'oppression*\*\*\* est toujours un succès si l'on use d'au moins deux critères conjoints : flatter le dominé et/pour mieux

l'accoutumer. C'est par l'intériorisation de la contrainte que se fait toute servitude volontaire, c'est précisément ce que la *capitulation* généralisée devant l'usage de l'*anglobal* réalise brillamment –osons cet oxymore du raisonnement– avec des conséquences irréversibles : métaplasmes et abruptions. Il y a toujours quelque chose d'irrationnel dans l'adhésion par flatterie. La Fontaine le dit en vers et en fable, le corbeau a cédé au renard ! L'usage de « coach » en lieu et place d'entraîneur, « casting » pour distribution, « dressing » pour vestiaire, flatteur ? oui ! cela procède d'une illusion savante, du pseudo-positionnement, du parti-pris de modernisme. Et ça marche !

C'est l'une des grandes forces du livre. Dénoncer loin de la polémique, (qui convient à quelque article de presse, il y en a de fort bien tournés sur la question) et analyser, apporter ses preuves, prendre l'angle de l'histoire et de la philologie, manier comme personne les exemples littéraires, et porter l'amour des grands textes comme d'aucuns portent l'amour de la nature, comme une évidence. Aussi, Alain Borer parle à l'envi du *projet* de la langue française, constitutif de son essence et de son existence. Pro-jeter. Jeter devant soi. Ce que quelque chose dit de soi qu'il tient en lui. Et pour le dire, le montrer, il faut l'ex-poser, s'en saisir. Aussi Alain Borer ne cède jamais à la facilité de répondre aux récriminations et accusations qui font florès dans les faux et insupportables débats sur les soi-disant positions réactionnaires des acribiens, toujours suspects de préférer la pureté au métissage, ou la plume d'oie à l'ordinateur, un carnet de notes à twitter. Alain Borer est au-dessus de cela, sans le moindre orgueil, avec la légèreté du papillon qui, si frêle, échappe à la pesanteur. Eloge de l'anglais *ladakensis*.

Il m'a fallu quelques secondes à peine pour décider de ne pas reprendre le livre à la manière d'un compte rendu, d'une synthèse. Plus longue fut la rumination qui finit par poser ses mots ici. Démonstration s'il en fallait de la dimension heuristique de la langue française, qui trouve en disant ce qu'elle voulait dire. Alain Borer développe. Il faut y aller voir. Et comprendre aussi ce qu'il appelle le *vidimus*. Trouvaille majeure pour ramasser en un seul terme la capacité unique d'en passer par l'écriture pour vérifier la parole. Allez voir ! Hommage appuyé, poétique et savant à l'usage du « e » muet. Explications de ce qu'est le genre en grammaire, et la nécessité de la double négation. Audacieuse mise au pilori de la *mal-diction*. Attention il touche à l'icône Coluche ! Critique acerbe de l'usage du seul anglais comme langue de travail, en Europe et en France, dans la plus grande indifférence et par soumission à un pouvoir ignorant et soumis lui-même....Lisez-le ! Sans oublier les oubliés, dont la liste *obituaire* fait aux yeux venir les larmes.... Le *Sylvain des spirées* ou la *Vanesse*

*des pariétaires* ne sont plus. *Et le latin, le latin vous dis-je...* (Molière) pour mieux parler français, soigner les racines pour faire pousser les plantes.

Enfin, et là je cours, je cours...

pour mieux cheminer et même musarder à chaque page, chaque paragraphe, en compagnie amoureuse, Ponge, Barthes, Remy de Gourmont (ah ! je vais m'empreser de le relire), Marguerite de Navarre, Théodore de Bèze, Henri Estienne, Du Bellay... Et je n'ai pas dit le quart de la moitié de ce qu'il fallait dire. Peut-être qu'on est *touché* par un livre, une musique, une œuvre d'art, quand ce qu'on en dit n'excède pas ce qu'il dit lui-même. Il me semble soudain, que beaucoup pensent le contraire. En cela ils se trompent.

[Je termine en disant aux grincheux qu'Alain Borer, enseignant aux Etats-Unis, ne peut être suspecté de refuser de « s'ouvrir aux autres » (expression on ne peut plus ridicule.... à mes yeux inactuels)]

\*Merleau-Ponty : *Signes*, chap I et II

\*\*Alain Borer : *De quel amour blessée*, Gallimard, 2014

\*\*\* Claude Lefort dans une étude sur La Boétie

Pascale Busson-Martello

<http://pascalebussonmartello.over-blog.com/>